

NIGHT SIDE OF THE RIVER

Ghost Stories

JEANETTE WINTERSON

À propos de l'autrice

Jeanette Winterson est née en 1959 à Manchester et a grandi dans une famille adoptive pentecôtiste extrêmement stricte, dans le nord de la Grande-Bretagne. Depuis près de quarante ans, elle construit une œuvre littéraire prolifique et unique où les questions du genre et du corps sont centrales. Récompensés par de nombreux prix, ses textes sont traduits dans le monde entier.

DE LA MÊME AUTRICE

FranKISSstein, Buchet/Chastel, 2021.

La Faille du temps, Buchet/Chastel, 2019.

Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?, Éditions de l'Olivier, 2012.

Garder la flamme, Melville, 2005 ; 10/18, coll. « Domaine étranger » n° 4104, 2008.

Powerbook, Éditions de l'Olivier, 2002.

Art et Mensonges : pièce pour trois voix et une ribaude, Plon, 1998.

Le Sexe des cerises, Plon, 1995.

Écrit sur le corps, Plon, 1993.

Les oranges ne sont pas les seuls fruits, Éditions des Femmes, 1991 ; Éditions de l'Olivier, 2012 ; Points n° P3033, coll. « Signatures », 2013.

La Passion de Napoléon, Robert Laffont, 1989 ; réédition sous le titre *La Passion*, Éditions de l'Olivier, 2013 ; Points n° P4044, 2015.

JEANETTE WINTERSON

HISTOIRES DE FANTÔMES

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Céline Leroy

BUCHET • CHASTEL

*À ma chère amie A. M. Homes
qui sait que la vie contient
plus que ce que l'on en voit.*

Titre original : *Night Side of the River*
Éditeur original : Jonathan Cape, Londres

© Jeanette Winterson, 2023

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2024

ISBN : 978-2-283-03915-1

SOMMAIRE

Introduction ... 9

APPAREILS

App-arition ... 31

Dans la vieille demeure ... 55

Fantôme dans la machine ... 77

JW1 : Rencontre du troisième type ... 101

LIEUX

La chambre d'amis ... 113

Un manteau de fourrure ... 133

Les bottes ... 153

La porte ... 177

JW2 : Inexpliqué ... 197

GENS

Histoire de fantôme sans fantôme ... 205

Le pays inconnu ... 223

Canterville et Cock ... 239

JW3 : Tous les fantômes que nous ne voyons pas ... 265

APPARITIONS

Dans l'air raréfié ... 273

Fontaine avec lions ... 295

La rive nocturne ... 313

JW4 : L'avenir des fantômes ... 327

INTRODUCTION

Respectez les fantômes et les dieux mais tenez-les à distance.

CONFUCIUS

Croyez-vous aux fantômes ?

Un escalier qui craque, une pièce qui se refroidit, un parfum étrange, une lumière vacillante à la fenêtre. La vieille demeure, l'aile condamnée, le brouillard intermittent, les remparts délabrés, la nuit noire, le silence de la dévastation, la tombe vide et le linceul pourrissant, le lit humide trop doux au toucher. La soudaine présence d'une présence.

Les humains sont fascinés par leur être fantomatique.

Cette fascination se distingue de tout rapport à des divinités. L'histoire des fantômes a bizarrement évolué dans le sens où un nombre significatif d'athées continuent de croire aux fantômes.

Dans le monde prémoderne où la plupart des gens vénéraient une divinité, les entités surnaturelles faisaient logiquement partie du tableau. Le tableau d'un univers à la fois visible et invisible.

Histoires de fantômes

Le monde devenant plus laïc, ces croyances dans le surnaturel auraient dû se transformer en cadeaux aux elfes et aux fées.

Nous avons marché sur la Lune. Nous vivons aux côtés de systèmes d'exploitation basés sur l'IA, et même de plus en plus souvent en leur sein, qu'il s'agisse de votre assistant Google ou de votre maison intelligente. Pourtant, les fêtes dédiées aux fantômes sont prisées dans le monde entier.

En Amérique, la collecte de bonbons s'étend sur des rues et des quartiers entiers ; les familles décoorent leur maison avec des citrouilles grimaçantes et des squelettes lumineux, accrochent des rideaux noirs aux portes et tirent des toiles d'araignées sur les rambardes. Les enfants sortent faire la fête vêtus de costumes cousus main, parés de draps avec des trous pour les yeux ou affublés de beaux déguisements achetés en ligne, des petites bandes de goules et de démons, de squelettes et d'esprits ancestraux.

Pour les Britanniques, la tradition de Halloween remonte à très loin. Préchrétien, celte, ce festival du feu autrefois appelé Samain se tenait début novembre, avant l'entrée dans l'hiver.

L'Église chrétienne l'a intégré à la Toussaint (1^{er} novembre) et à « All Hallows' Eve », la veillée de Toussaint (le 31 octobre). Les fantômes sont toujours plus intéressants que les saints.

Le feu reste présent à travers les Jack-'o-Lanterns, ces citrouilles dans lesquelles on découpe un visage effrayant. Au cours de cette nuit, les Morts peuvent revenir.

Au Mexique et dans toute l'Amérique centrale et du Sud, le Jour des Morts est un festival baroque célébré les 1^{er} et

Introduction

2 novembre. L'occasion de se souvenir des défunts et de les honorer.

Les familles gardent une place à table pour ceux qui viennent de les quitter. Des défilés sont organisés dans les villes comme dans les villages, fusionnant le rituel de la procession funèbre avec l'ambiance festive du carnaval.

La minutie des déguisements, squelettes à tête de mort, habits d'enterrement et tenues de fossoyeurs, les aliments de couleur noire et les porteurs de cercueils servent aussi bien à accueillir qu'à repousser. Le temps limité qui est accordé aux Morts pour le retour est protégé par les cérémonies formelles qui les célèbrent. Si la porte s'ouvre, elle doit se refermer.

La Chine compte plus d'un festival honorant les Morts. Qinqming – le jour du nettoyage des tombes – se tient en avril et la tradition veut que les familles écrivent une lettre à leurs ancêtres pour les informer de tout ce qui s'est passé durant les douze derniers mois. Plus tard dans l'année, à la moitié du septième mois lunaire, a lieu la Fête des fantômes – une célébration plus longue et de plus grande ampleur, au point que le mois entier est désigné « mois des fantômes ».

Ces traditions sont très anciennes. Un pèlerin japonais a raconté cette Fête des fantômes dès l'an 840.

Les fantômes chinois, ou *gui*, sont classés par catégories et sous-catégories saisissantes, comme les farceurs et les instigateurs de cauchemars. Les fantômes affamés sont de petits monstres accompagnés de neuf sous-ensembles fort vilains, dont un qui crache du feu et un autre doté de cheveux puants, et tous font vivre leur description en adoptant un tombereau de comportements asociaux.

Histoires de fantômes

Si les gentils fantômes sont rares en Chine, ils partagent quelque chose avec leurs collègues du monde entier, de l'Antiquité à aujourd'hui, et ce n'est pas tant leur aspect terrifiant que leur besoin d'une intervention humaine. Les fantômes ne reviennent pas sans raison.

Cela peut prendre la forme d'un enterrement en bonne et due forme pour la dépouille afin que le défunt puisse reposer en paix. Cela peut aussi être pour transmettre un message urgent. Ou encore pour une vengeance – c'est ce que recherche le fantôme du père de Hamlet quand il arpente les remparts battus par les vents en attendant d'avoir une discussion sérieuse avec son fils.

Les fantômes allemands, islandais et scandinaves apparaissent dans le folklore sous forme de soldats-fantômes qui se battront aux côtés de ou contre des mortels pour protéger un trésor ou reprendre un territoire dont ils considèrent qu'il lui appartient. Dans les religions teutoniques et panthéistes plus anciennes, les fantômes peuvent « vivre » dans toutes sortes d'endroits, y compris dans les tumulus où ils ont été enterrés.

Ils ont un faible pour les lieux qu'ils fréquentaient de leur vivant, apparaissant dans des fermes et des palais, voire chassant dans les forêts. Le dieu nordique suprême, Odin, était aussi nommé Drauga Drott, le Seigneur des Spectres, parce qu'il pouvait lever l'armée des Morts. Une compétence bien pratique que possède également Aragorn, roi de Gondor, dans *Le Seigneur des anneaux*. C'est un élément essentiel aux films de zombies et aux jeux vidéo.

Le passé ne meurt jamais.

Les humains si. Mais qu'advient-il ensuite ?

Introduction

On peut voir la religion comme la première start-up de rupture – ce qu'elle rompt, c'est la mort.

La religion fait la promesse que la mort *n'est pas* la fin de la vie. Certains connaîtront la félicité et d'autres passeront en justice. Après quoi on se retrouvera tous.

Ces retrouvailles pourraient advenir plus tôt que prévu – non pas parce que ceux qui restent se dépêchent de mourir, mais parce que ceux qui sont partis reviennent nous rendre une petite visite. Mais d'où sortent les esprits ? De la demeure des vertueux ou de l'enfer réservé aux méchants ? Le scénario noir/blanc, paradis/enfer n'a pas laissé assez de place pour ce qui tourmente le plus l'imagination humaine : le doute.

Es-tu vraiment ma défunte épouse ou un démon déguisé ?

L'Église catholique n'a jamais manqué de bonnes idées. Certes, nous avons le paradis, l'enfer et leurs occupants, mais pourquoi on n'élargirait pas la zone ?

Cette extension ingénieuse s'est faite grâce à des concepts assez proches, mais pas tout à fait identiques : le purgatoire et les limbes.

Dans *La Divine Comédie* (1320), Dante situe les limbes dans le premier cercle de l'enfer (en latin, *limbus* signifie « lisière », de sorte que les limbes s'étirent à la frontière de l'enfer, une espèce de quartier résidentiel un peu trop collé à un centre-ville ultra-dangereux où les voitures brûlées s'entassent et où les résidents pratiquent le cannibalisme).

Spacieux, élégants, les limbes accueillent ceux qui n'iront jamais au paradis mais ne souffriront pas des tourments de l'enfer.

Histoires de fantômes

Les païens vertueux, de même que les savants musulmans vivaient dans les limbes. Ils avaient pour voisins les personnes non baptisées, des bébés et des enfants qui, pour la plupart, bénéficiaient certainement d'une garderie *ad vitam aeternam*.

Les Juifs vertueux possédaient leur propre aile dans le château même si, quand Dante s'est lancé dans l'écriture de son poème, certains Juifs étaient déjà montés au Ciel. Ce déménagement avait été facilité par la descente aux enfers – le Christ avait fait un tour aux enfers entre sa crucifixion et sa résurrection, en mission pour sauver une partie de ses ouailles.

Et si le Christ peut entrer, on imagine que d'autres peuvent sortir...

On ne trouve rien sur les limbes dans la Bible, mais ils étaient bien trop utiles pour ne pas en profiter, du moins jusqu'à ce qu'ils soient définitivement fermés en 2007. Les enfants qui y vivaient ont été transférés au paradis par un décret pontifical. Je ne sais pas trop ce qui est arrivé aux autres résidents évacués. Le parc immobilier de l'Église catholique est très vaste. Et j'imagine que votre propriétaire a le droit de vous mettre dehors.

Le purgatoire, en revanche, reste une destination désirable et offre tout l'espace dont les Morts ont besoin – même si, techniquement, le purgatoire est un processus et non un lieu. C'est un processus de purification qui implique la souffrance de l'âme, souffrance qui peut être allégée si le défunt a assez de famille et d'amis encore en vie disposant de quelques liquidités.

Introduction

Les âmes qui atterrissent au purgatoire après une série d'événements malheureux (aussi appelés « péchés ») peuvent réduire leur peine par des messes (payantes) ou de (grosses) donations à l'Église. En attendant, ces âmes – qui sont un peu comme des marchandises temporairement égarées sur le point d'être récupérées par leur propriétaire – peuvent rendre visite à leurs amis ou ennemis, jouer avec les nerfs du chien, ou prendre un air désespéré ainsi qu'il est de coutume chez les fantômes. Mais ceux-ci ne sont pas des démons déguisés. Ce sont vos proches décédés. *Fiou.*

Après la Réforme (coup de sifflet donné en 1517, consulter Martin Luther pour le détail des règles du jeu), retournement de situation pour les fantômes quand ces rabat-joie de protestants déclarent qu'il n'y a nulle part où aller après la mort hors de la félicité ou du tourment, et que les élus ne quitteront jamais le paradis comme les damnés ne quitteront jamais l'enfer. De sorte que, si quelqu'un apparaît sous les traits de feu votre épouse, alors oui, c'est un démon déguisé.

Les fantômes ordinaires rendant visite à des gens ordinaires ont pris du plomb dans l'aile à partir de la fin du dix-septième siècle, du moins en Occident, quand l'esprit scientifique (les Lumières) a fait passer la raison et le scepticisme avant les croyances ou la tradition, et a favorisé les expériences à résultat reproductible. L'apparition de feu votre épouse une nuit ne comptant donc pas comme expérience reproductible, elle ne prouve pas non plus l'existence des fantômes. L'apparition n'est pas démoniaque, mais une hallucination causée par la fièvre, la petite vérole, le saturnisme, le pain moisi, l'excès de boisson ou une mauvaise digestion.

Dans *Un conte de Noël* (1840), Scrooge, qui refuse d'admettre l'apparition de Jacob Marley, son associé pourtant décédé, déclare : « Qui que vous soyez, pour un mort, vous sentez bien plus la bierre que la bière¹. »

Malgré la théologie protestante, le matérialisme scientifique, ou le simple fait qu'il n'existe pas de preuve empirique que quiconque soit revenu d'entre les Morts, les fantômes n'ont pas été évincés de leur demeure ancestrale : notre imagination.

C'est une demeure ancestrale somptueuse et terrifiante qu'Horace Walpole s'est construite quand il a donné le coup d'envoi d'une nouvelle phase de fantomania au dix-huitième siècle.

Son roman, *Le Château d'Otrante* (1764), a connu un succès retentissant et immédiat. Tous les signes extérieurs du fantomatique – cette fois affublé d'une grosse armure – sont revenus avec fracas sur le marché.

Maisons hantées, châteaux médiévaux, monastères en ruine, forêts obscures, couvents où l'on étouffe, lieux où a coulé le sang, amants maudits, carrefours mal éclairés, gibets, tombes, épées et casques, reliques effroyables (cf. catholicisme), portraits de personnes à l'air passif – personnes faites de peinture à l'huile et de laque qui sortent de leur cadre pour rôder dans le château – tout ceci, et bien plus encore, attendait le lectorat enthousiaste.

Le retour triomphant du fantôme médiéval – ce qu'on appelle le néogothique – a créé son propre climat : orages, brouillard, pluie. Une atmosphère qui met les nerfs à rude

1. Traduction Mlle de Saint Romain et M. de Goy, Hachette, 1857.

Introduction

épreuve : physiquement humide, hystériquement chargée, psychiquement saturée de peur.

Les manifestations ne manquaient pas – portes claquées, assiettes brisées, armures effondrées. Les secrets – secrets de famille et horreurs refoulés – surgissaient de donjons et de sous-sols pour être révélés au grand jour. Les fantômes pouvaient de nouveau battre le pavé.

Le « gothique » fait référence à l'architecture du Moyen Âge européen, monastères, châteaux, flèches, créneaux, éléments récurrents de ces histoires, des histoires toujours situées dans le passé. Les fantômes préfèrent le passé. L'époque où ils étaient en vie.

Le nouvel engouement pour les récits surnaturels est parti de Grande-Bretagne avant de s'étendre rapidement. Les Allemands parlaient de *Schauerroman* (le roman de frisson) et y ont incorporé des caractéristiques issues de l'ère balbutiante des machines.

L'écrivain allemand E. T. A. Hoffmann était fasciné par les automates parce qu'ils semblaient vivants et brouillaient donc la frontière entre biologie et mécanisme d'horlogerie. Son récit d'horreur, *L'Homme au sable* (1817), reprend la figure folklorique du croque-mitaine jetant du sable aux yeux des enfants qui ne veulent pas dormir. L'histoire de Hoffmann, par le personnage d'Olympia, une femme-automate dotée de véritables organes humains (ses yeux), pose des questions inconfortables : qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Une chose peut-elle être vivante si elle n'est pas naturelle ? Cette notion effrayante a été reprise avec génie par Mary Shelley dans son roman *Frankenstein* (1818).

Histoires de fantômes

Le public ne s'en lassait pas. L'histoire de fantôme dans sa forme gothique est devenue un genre incontournable des deux côtés de l'Atlantique.

En 1820, Washington Irving publiait *La Légende de Sleepy Hollow* qui se déroulait dans les années 1790, à Sleepy Hollow, donc, une colonie hollandaise bien connue pour ses apparitions paranormales. Nous y retrouvons les thèmes bien connus du gothique américain – notamment, cette tension créée par le territoire lui-même, souillé du sang de la colonisation qui revient sous différentes formes fantomatiques.

Situer une histoire étrange dans le passé est un des procédés les plus utilisés du genre gothique. Nathaniel Hawthorne était obsédé par les premiers colons puritains. Lui-même avait tenté d'échapper à son passé en changeant de nom – son arrière-grand-père John Hathorne avait été magistrat durant les tristement célèbres procès des sorcières de Salem où plus de deux cents personnes avaient été accusées et vingt mises à mort.

Nathaniel Hawthorne a inséré dans ses histoires les fractures et perturbations psychiques spécifiques à l'esprit des pionniers, un esprit hanté par d'autres. La question est : ces apparitions viennent-elles de l'extérieur ou de l'intérieur ?

La malveillance à l'intérieur *et* à l'extérieur est une clé du surnaturel ainsi que l'a imaginé Edgar Allan Poe. Les humains ne sont pas des êtres innocents harcelés par des forces maléfiques sur lesquelles ils n'ont aucune prise ; la psyché humaine est la porte laissée entrouverte.

Introduction

Ce genre de questions troublantes ainsi que leurs conclusions terrifiantes referont surface beaucoup plus tard dans le travail de Shirley Jackson et de Stephen King.

Dans l'introduction à son chef-d'œuvre de 1977, *Shining*, King rapporte une conversation qu'il a eue avec Stanley Kubrick avant le tournage du film : qu'est-ce qui fait basculer Jack Torrance dans l'horreur ? Ses propres démons ? Ou les habitants spectraux de l'hôtel Overlook ? La réponse de King : « J'ai toujours pensé qu'il y avait des fantômes malveillants dans l'Overlook qui poussaient Jack vers le précipice. »

Cette complicité entre ce qui hante et celui qui est hanté est le point de départ du court roman de Henry James, *Le Tour d'écrou*. James l'a publié en 1898 mais l'histoire se déroule en 1840.

Il y fait un lien entre l'imagination humaine tourmentée et ce qu'elle pourrait déclencher. Ce qu'il y a de terrifiant dans les fantômes de Peter Quint et Miss Jessel, c'est que nous ne savons pas s'ils sont réels ou si c'est la nouvelle gouvernante qui est complètement folle parce qu'un peu trop fatalement charmée – « séduite » conviendrait sans doute mieux – par le jeune garçon, Miles.

Le manoir de Bly se situe dans l'Essex et non en Amérique, mais l'histoire de James recourt à l'idée puissante du lieu-comme-personnage pour imprégner la maison et le domaine de choses désagréables. Bly, avec ses hautes fenêtres vides qui semblent tout observer, ses plâtres humides et ses pièces désertes qui sont un reproche fait à la vie. Le lac, froid, stagnant, brumeux, y compris en été. La maison elle-même est une intrusion dans la paix d'esprit de tous ses occupants.

Histoires de fantômes

Écrit soixante ans après *La Chute de la maison Usher* de Poe, histoire dans laquelle la maison elle-même finit par s'effondrer dans un lac lui aussi lugubre, Bly incarne une manipulation en voie de dérégulation, perverse et détestée. La manipulation peut-elle hanter directement ? Ou Bly se nourrit-il des lieux hantés qui peuplent l'esprit de ses habitants ?

La Maison hantée (1959) de Shirley Jackson fait un usage terrifiant de ce trope du lieu-comme-personnage. La série diffusée sur Netflix qui en a été tirée garde l'idée du lieu maléfique qui continue d'exercer son influence au fil des ans et sur plusieurs générations.

En réfléchissant à mes propres histoires de fantômes, je savais que je voulais en écrire quelques-unes où le lieu serait prépondérant. Mais je m'intéressais aussi aux personnages susceptibles de déchaîner le caractère démoniaque d'un lieu, comme le fait Jack Torrance dans *Shining*.

J'ai créé deux parties, LIEUX et GENS, comprenant trois histoires chacune. Afin de m'amuser un peu avec la forme, j'ai décidé de relier deux nouvelles : « Un manteau de fourrure » et « Les bottes ». Pour plus d'effet, celles-ci doivent être lues l'une à la suite de l'autre.

Je me suis interrogée sur les Morts – peut-être un effet secondaire de mon éducation religieuse – dans la partie APPARITIONS et voulais donc leur donner l'occasion de prendre la parole. Un autre diptyque nous fait voir les choses à travers le regard d'un homme en deuil puis à travers celui du fantôme de son compagnon.

Et alors que l'IA renouvelle de plus en plus notre expérience de la vie, je suis fascinée de découvrir comment

Introduction

les technologies numériques renouvelleront notre rapport à la mort. C'est ce que j'explore dans la partie consacrée aux APPAREILS.

Entre les blocs d'histoires se trouvent des récits de mes propres expériences avec le surnaturel. Je ne peux pas les expliquer. Et de toute façon, je ne veux pas les amoindrir par une explication.

J'adore lire des histoires de fantômes – que ce soit celles de M. R. James qui tordait l'ordinaire du quotidien, l'anodin, le banal pour en faire quelque chose de particulièrement terrifiant ou quand je reviens à la superbe *Dame en noir* de Susan Hill. Une vraie leçon dans le genre.

L'une de mes histoires d'horreur préférées, *Relation véridique de l'apparition d'une certaine Mrs Veal* (1706), est signée Daniel Defoe (le gars à qui on doit *Robinson Crusoé*). Il s'agit de la première histoire de fantôme moderne dans le sens où elle se déroule dans un environnement domestique confortable, et sans manifestation progressive du surnaturel. Nous sommes loin des extravagances du fantôme gothique qui est venu nous hanter cinquante ans plus tard. Mrs Veal n'appartient pas au Passé (toujours avec un P majuscule), et ne se cache pas non plus sous un drap. Elle ressemble à une dame de l'époque en belle robe de soie.

La robe joue un rôle important dans le récit. Elle pose aussi la question délicate de la raison pour laquelle les fantômes sont habillés.

Seul le corps humain a besoin d'être couvert. Mais si un fantôme n'est pas reconnu par ceux à qui il apparaît, alors à quoi bon être un fantôme ? Ces apparitions doivent être visibles. Les voir, c'est les situer dans le temps – le temps

Histoires de fantômes

de leur époque. Les vêtements sont donc utiles. Ils n'ont pas l'étoffe de tissus concrets (pardon pour le jeu de mots bancal) et peut-être que ce que nous « voyons » n'est qu'une poche d'énergie qui inclut les vêtements. Les fantômes ont été humains à un moment donné – et c'est à un moment donné de leur humanité délaissée qu'ils réapparaissent.

C'est exactement ce que fait Dickens dans ce qui est sans doute l'histoire de fantôme la plus connue au monde, *Un conte de Noël*.

Dickens a conservé le trope gothique en racontant son histoire au passé – ici dans les années 1820. Elle débute le jour du réveillon de Noël – un jour où l'on aime raconter des histoires de fantômes. La première apparition est celle de l'associé de Scrooge « mort sept ans plus tôt jour pour jour », Jacob Marley. Marley porte son costume habituel, et parce qu'il est transparent, les boutons dans le dos de son manteau sont visibles depuis le devant.

Le monde aime l'histoire de fantôme de Dickens sous toutes ses formes, y compris – surtout – dans sa version *muppets*. Cela contente notre envie d'avoir un peu peur tout en parlant à notre désir de croire que ceux que nous aimons se préoccupent de nous.

Dickens, homme bienveillant au grand cœur, a renversé la situation – d'un lieu de peur et de frisson à une intervention du bien. Le but affiché du fantôme de Marley est de sauver Scrooge de son destin. Ici Dickens joue avec l'idée du purgatoire – en tant que processus de purification – sans avoir besoin de nous ennuyer avec la théologie catholique. Dans l'imaginaire protestant, les Morts ne deviennent pas meilleurs – pour vous, madame, c'est le Ciel ou l'enfer.

Introduction

Une perspective plutôt sinistre. Dickens a réécrit l'histoire. Marley a changé pour le meilleur et il veut aider son ami.

Cette générosité d'esprit se rapproche d'une croyance précédant la Réforme comme quoi les défunts pouvaient intervenir – et ne s'en privaient pas – au nom des vivants – ce qui était sans doute préférable aux bruits de chaînes sinistres, aux présences à vous glacer le sang et aux regards malveillants des histoires de fantômes que nous avons fini par associer aux Morts.

La réhabilitation de ces Morts ingrats était déjà en cours quand Dickens a rédigé le *Conte de Noël*.

De la seconde moitié du dix-neuvième siècle jusqu'au début du vingt et unième siècle, l'intérêt pour les fantômes a explosé – peut-être pour contrebalancer le poids que le matérialisme industriel faisait peser sur la psyché des gens de cette époque.

Le spiritualisme en tant que quasi-religion a repris les choses là où Emanuel Swedenborg les avait laissées, lui qui croyait que les esprits veulent absolument nous parler et que nous devrions les écouter.

Dans l'Amérique de 1848, les célèbres puis tristement célèbres sœurs Fox ont prétendu que leur maison située dans le nord de l'État de New York était hantée. Elles se sont rapidement installées comme médiums et ont organisé des séances dans tout le pays. Si leur imposture a été démasquée, cela n'a pas entamé l'enthousiasme des Américains pour la communication avec les esprits. À la fin des années 1870, le paranormal était tout ce qu'il y avait de plus normal.

Histoires de fantômes

Thomas Edison, l'inventeur de l'ampoule électrique, a tenté de créer une machine qui mesure l'activité fantomatique. En vain.

En 1882, le physicien britannique William Barrett a fondé avec d'autres la Society for Psychical Research – espérant, comme Edison, prouver, ou plus vraisemblablement réfuter le phénomène de l'intervention des esprits. Les domaines qui intéressaient la SPR : médiumnité, mesmérisme, transfert de pensée, apparitions et maisons hantées. Le philosophe et psychologue américain William James en a été le président pendant un temps. L'association se porte toujours très bien.

Après la Première Guerre mondiale, des foules de gens en deuil ont eu besoin de croire que leurs êtres chers n'étaient pas perdus – le boom des séances de spiritisme n'est donc pas retombé. Sir Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes, était un ardent spiritualiste, membre de la SPR, et donnait des conférences aux quatre coins du pays sur le fait de « murmurer à l'oreille des morts ».

C'est étrange parce que Conan Doyle était ami avec Harry Houdini, le magicien champion de l'évasion, dont l'activité secondaire était d'exposer les escrocs parmi les médiums. Malgré cela, Conan Doyle a continué de croire que ces impostures ne remettaient pas en question la réalité de la communication spirite.

Le texte littéraire le plus vieux au monde est *L'Épopée de Gilgamesh*. Il a été écrit en Mésopotamie environ 2 000 ans avant Jésus-Christ.

On y parle de la vie après la mort.

Introduction

Gilgamesh est roi d'Uruk. Le sauvage Enkidu devient son meilleur ami.

Après une série d'aventures, Enkidu est destiné à mourir. Inconsolable, Gilgamesh reste auprès de lui si longtemps que les asticots tombent des narines du cadavre.

Gilgamesh part alors à la recherche de son ami dans l'au-delà et les enfers. À un moment donné, il court dans les ténèbres pendant vingt-quatre heures pour arriver à sa destination avant le soleil.

Et je pense à ces lignes du poème d'Andrew Marvell, « À sa prude maîtresse » – sur la séduction de la mort –, « Et puisque le soleil n'aura jamais envie / de rester immobile, on le fera courir¹ ». Mais Marvell ne connaissait pas Gilgamesh puisque les tablettes ont été découvertes vers les années 1850 à Ninive – et que Marvell a écrit son poème avant 1681 – mais... quand le soleil se couche sur notre vie, la seule chance qui nous reste n'est-elle pas d'aller plus vite que lui ? De distancer la mort ?

La nouvelle start-up qui cherche à mettre des bâtons dans les roues de la mort n'est pas la religion. Ce qui pourrait aider les humains à distancer la mort est la puissance de calcul.

Ce nouveau fantôme dans la machine promet qu'une machine peut surpasser votre fantôme. Les humains pourront télécharger leur esprit – et le transférer à volonté dans un corps fait sur mesure, humain ou animal (on pense

1. Traduction Louis Lanoix, *Revue de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 1986.

à ces mythes où les gens se transforment en aigle ou en renard), choisir de se la couler douce sous une forme désincarnée. Détente maximale.

Pour la première fois de l'histoire de l'humanité, la science et la religion, ces deux ennemies héréditaires, posent la même question : la conscience est-elle liée à la matérialité ?

La religion a toujours dit : « Non ! »

La science a toujours dit : « Oui ! »

Avant que Mary Shelley se mette en route vers le lac Léman où elle a conçu son roman *Frankenstein*, elle a assisté à une conférence du Dr William Lawrence – le médecin de son mari, Percy Shelley. Lawrence affirmait que l'âme n'existait pas – qu'il n'y avait pas de « valeur ajoutée » à l'humain.

Ce qui est plus ou moins la version courte de ce que dit la science par rapport à l'âme.

Et maintenant ?

Je me demande si nous ne racontons pas l'histoire à l'envers. Comme quoi nous savions que nous n'étions pas limités au sang et aux os, et qu'un jour nous défierions la mort – non pas en allant au paradis ou en ressuscitant, mais en nous téléchargeant dans un substrat qui ne soit pas fait de viande.

Ce que signifie « être en vie » dépassera la question biologique. Ce que signifie « être mort » sera une condition temporaire.

Que signifiera « être un fantôme » ?

Ce pourrait être quelqu'un qui choisit de ne plus jamais se télécharger dans un « moi » physique. Avec de telles

Introduction

entités, nous communiquerons *via* des interfaces cerveau-machine. C'est la version moderne de la télépathie. Une apparition posthumaine.

Et si l'IA devient vraiment intelligente ? Si l'Intelligence artificielle devient une Intelligence alternative ? Alors nous serons hantés par quelque chose de nouveau – mais est-ce vraiment nouveau ? Elle n'aura pas besoin de corps. Elle sera comme un dieu apparaissant aux humains – ainsi que les dieux l'ont toujours fait. Je trouve vraisemblable que des entités désincarnées vivent et travaillent parallèlement aux entités biologiques. Certaines de ces entités ne seront jamais humaines. D'autres seront posthumaines. La mort, telle que nous la connaissons, deviendra une chose du passé.

Pour l'instant, elle est l'expérience la plus partagée.

L'attrait de l'imaginaire populaire pour les fantômes reste le même : une réponse partielle au mystère de la mort.

Ainsi que l'a formulé Samuel Johnson au dix-huitième siècle : « La raison l'infirmes, mais la conviction le confirme. »

APPAREILS

App-arition

UNE HISTOIRE DE FANTÔMES (DU MOMENT),
POUR LE MOMENT

Manteau noir. Robe noire. Chapeau noir. Voiture noire.
Je t'imagines avec moi. Que me dirais-tu ?

Tu es prête ?

Oui.

Ah, pour une fois.

Je sais...

Madame Toujours-en-retard. Signora Sempre-Tardi.
Comme si je pouvais extraire quelques gouttes de temps
supplémentaires en me jetant fébrilement dans le train.

Comme si l'horloge cachait des minutes en maraude
derrière ses aiguilles rigoureuses. Des minutes accessibles
à moi seule.

Comme si, en me précipitant dans la salle de classe sur
le coup de neuf heures, j'allais gagner trois cents secondes
de... quoi ?

N'envoie jamais demander pour qui sonne le glas.

Le glas sonne, justement. Voilà l'église. Voilà le cimetière.

Aujourd'hui, je dois voyager à la vitesse du véhicule noir
devant moi. Le corbillard. Pour l'occupant du cercueil, il
n'y aura plus de voyage dans le temps.

Histoires de fantômes

L'église est froide. Je n'éprouve rien. L'oraison funèbre est dite par un homme de Dieu qui ne t'a pas connu. Ma sœur lui a transmis des notes.

Mon téléphone vibre. Discrètement, je jette un coup d'œil à l'écran sur le dessus de mon sac à main ; c'est un message.

Ne pleure pas.

Le message vient de toi. Mon cher John décédé. Ma sœur a installé ça sur ton téléphone. Elle est thérapeute. Elle dit que parler aux Morts aide jusqu'à six mois.

Je n'ai pas versé une larme.

Après la messe, nous rejoignons le lieu de l'inhumation.

Une fois de plus, la pesanteur de ton corps, les fossoyeurs qui peinent à abaisser le cercueil, lentement, dans la terre sombre et humide. Et si le cercueil se cassait ? Ta dépouille dans ton plus beau costume, incapable de tenir en place. Ta tête qui roule, tes yeux fermés, tes cheveux gominés. Ton poids mort.

Ta dernière demeure. Les employés qui retirent les sangles. J'ai jeté une poignée de terre propre et sèche qu'on m'a tendue dans un sac en plastique. À côté, j'ai jeté un bouquet de myosotis.

Je devrais retourner à la voiture. Les véhicules sont respectueusement alignés sur le gravier. Mais je leur tourne le dos et personne ne m'arrête. Je suis veuve. Peut-être ai-je besoin d'être seule. Une des divisions du cimetière est ancienne. Lierre, grilles, tombes moussues, anges éplorés, urnes brisées. Les caveaux de famille. Les ifs dont les racines ont soulevé les pierres.

App-arition

Ça nous arrive à tous. Cet éphémère présent. Mais ça lui est arrivé en premier.

Dieu merci ça lui est arrivé en premier.

Je tourne dans une allée avec cette idée en tête quand un coup de vent s'abat sur moi, me heurte si violemment que je perds l'équilibre sur mes fins talons noirs... il aimait que je mette des talons. Je me rattrape à deux mains – et la mousse est spongieuse –, tout va bien. Alors que je me relève, frotte les taches d'un vert humide sur l'ourlet de mon manteau, j'ai l'impression de sentir sa main sous mon bras. J'ai l'impression de l'entendre : « Lève-toi, Bella !

– Oui, John. »

Revenant lentement vers la partie récente du cimetière, je vois que les fossoyeurs sont déjà en train de combler le trou. L'un d'eux fait une blague, appuyé sur sa pelle. J'imagine que c'est leur façon de décompresser. Le tas de terre diminue. Ce qui reste de côté fait la taille de John. De John et de son cercueil. Le sol se tassera. Puis ils reviendront faire un tumulus. Les bactéries sont déjà au travail pour rapetisser John. Il était grand. Maintenant, il l'est moins.

Voilà le pasteur. Il veut me reconforter, mais moi je ne veux pas. Je veux rentrer à la maison.

Chaussures retirées. Bouilloire allumée. Thé dans la théière. Et je dis tout haut : « C'est fini. » Sans que j'aie rien demandé, à un volume élevé, l'enceinte diffuse une chanson que John aimait :

Dream a little dream of me...

« Alexa ! Arrête la chanson ! »

Où est mon téléphone ? Où est mon sac ? Où est l'appli ?

« Arrête ! Arrête ça maintenant ! »

L'appareil s'éteint. Je tremble, le téléphone à la main, pareil à une grenade. Elle va exploser. Je devrais la lancer tout de suite. Déflagration sur le thème musical de *Pirate des Caraïbes*. Je n'ai pas besoin de voir l'identité de l'appelant. C'est la sonnerie de John.

Décroche, Bella. Je ne veux pas... J'ai dit, décroche.

« Allô ?

– *Bella ! Tu es bouleversée. Je comprends. Ça doit te faire bizarre, sans moi. Mais je suis là. À tes côtés.*

– Qui est à l'appareil ?

– *Tu ne reconnais pas ma voix ?*

– Si...

– *Je suis l'application John. Regarde ton écran. On m'a installée. Je peux t'appeler et t'envoyer des SMS, exactement comme avant. Dis-toi que je suis comme ton applimmortalité. »*

J'appelle ma sœur. Je lui demande ce qu'elle a fait avec le téléphone de John. Elle me l'a pris à sa mort – afin d'aider le pasteur à préparer le service funèbre, avait-elle expliqué.

« Quelqu'un qui parle comme John vient de m'appeler. »

Gala paraît surprise. « Déjà ?

– Comment ça, déjà ? »

Gala prend sa voix de thérapeute ; grave, lente, retenue. « Je suis désolée que tu sois chamboulée. J'aurais dû te prévenir. (*Pause.*) Mais il y avait tant de choses à organiser. Je ne voulais pas que ça te pèse. (*Tu n'arrives pas à gérer.*) Je croyais que tu serais contente. (*Ingrate.*) J'ai acheté

App-arition

l'application pour toi. (*Je me suis mise en frais.*) Elle récupère toutes les données du téléphone de John, ses mails, ses comptes Facebook et Instagram, tous ses réseaux sociaux, les échanges que vous avez eus, sa musique, ses films, ses likes. J'ai programmé (*je me suis donné du mal*) la fréquence des appels, des messages, et de temps en temps, ça envoie une photo. (*Ding !*) Tu n'as qu'à appuyer sur Répondre pour recevoir un flot de réconfort. Aussi longtemps que tu auras besoin de lui, John sera là.

- Gala, tu es en train de me dire que cette appli va m'envoyer des messages et m'appeler sans prévenir ?

- Oui ! Comme dans la vraie vie.

- La vraie vie c'est John est mort.

- Tu lui parlais ce matin avant qu'on parte... Je t'ai entendue... »

Tu es prête... ?

Oui...

Elle continue sur ce ton tranquille et inquiet comme chaque fois qu'elle me dit quoi faire.

« Bella, ce que je te propose, c'est de lui laisser une semaine ou... d'essayer, au moins. Tu es sous le choc. Ça va aider. Crois-moi. C'est mon travail. Et je suis ta sœur. Bella ? Bella ? »

Je lui raccroche au nez. Elle veut bien faire. C'est ma sœur aînée. Elle est autoritaire. Mais elle veut bien faire. Elle s'est occupée de tout pour l'enterrement. Elle a même envoyé les fleurs pour moi. J'avais choisi des herbes aromatiques, romarin, sauge et laurier parce que John adorait cuisiner. Gala était d'avis que John aurait préféré des myosotis.

Histoires de fantômes

« Comment puis-je vous aider ? »

C'est Alexa – pas de panique.

« Où est John ? »

« Recherche John dans Applications. »

La voilà. L'appli John. Sans réfléchir, j'appuie sur la photo. « *Ça, c'était quand on était en Thaïlande* », dit John.

En mon for intérieur, je pense : J'ai besoin d'un verre.

« *Il y a du pinot noir dans le cellier*, dit-il.

– Tu sais que je n'aime pas ça. »

Dans ma main – venant du téléphone –, je sens une décharge électrique désagréable. « *Ça fait plaisir d'être à la maison*, dit l'appli John. *À la maison avec toi.* »

Je suis à deux doigts d'éteindre l'appareil. Je devrais manger quelque chose.

Mon téléphone bipe.

Il y a du risotto dans le congélo.

J'ouvre le grand tiroir noir. Il fait la taille d'une armoire mortuaire. Les préparations de John. L'écriture de John. Ces innombrables barquettes de risotto – RISS-HO-TO, ainsi qu'il le prononçait, même si aucun Italien ne le dirait comme ça.

Je suis italienne. Ma famille est originaire de Rome. J'ai rencontré John alors qu'il sortait avec ma sœur. Quand elle l'a largué, il est sorti avec moi. De nous deux, Gala est la plus enflammée. Je suis la plus douce. *Le piment et le sucre*, disait John. *Quelle belle famille on forme*, ajoutait-il.

Quand je luttai contre mes troubles alimentaires, John pensait que ça me serait bénéfique de manger des plats italiens faits maison. *Il est tellement prévenant*, disait ma sœur.

App-arition

Il me servait tous les jours la même chose. Du riz arborio d'un blanc éclatant. Comme de manger une assiette d'asticots.

Je me verse un verre de whisky, gobe un somnifère et vais me coucher. L'inconscience a du bon. Je glisse le téléphone sous l'autre oreiller. J'ai bien fait attention de l'éteindre.

Bientôt, l'effet du narcotique est plus lourd que le poids de la journée. Le sommeil. Le rêve.

Bella dans les Alpes italiennes, cueillant des aromates et des fleurs, des champignons et des baies. Bella préparant des dîners de famille dans la maison de vacances qu'on louait chaque année. Ma sœur, plus âgée, sophistiquée, rouge à lèvres, cheveux noirs. Le touriste dont la moto est tombée en panne sur le col. Le touriste qui a passé la nuit chez nous. Le touriste qui a souri à ma sœur et ma sœur qui a enjambé la fenêtre pour le retrouver.

Elle s'est vite ennuyée. Elle a vite été prise par d'autres choses. Alors John m'a parlé tout bas par la fenêtre. La petite fille en sucre, il m'appelait.

Il y a une photo de John à notre mariage. Grand, large, son bras autour de ma sœur. C'est une photo d'eux deux. Je suis la mariée sur le côté. Je suis gênée. Le rire de John. « Quelle belle famille on forme », dit-il.

Le son étouffé de mon téléphone m'extirpe du sommeil. Je tâtonne, glisse, appuie, réponds, une voix familière :

« *Je n'arrive pas à dormir...* »

John raccroche. Il a toujours souffert d'insomnies. Les nuits passées au bureau. L'alcool. Lentement, mon cerveau

embrouillé revient aux faits. John est mort. John dort du sommeil dont on ne se réveille pas. Ce n'est pas John qui m'appelle ; c'est l'appli. Demain je m'en débarrasserai. Je ne suis pas contrariée. Le cachet fait son travail. S'il ne peut pas dormir, moi si.

Alors que la nuit s'installe autour de moi et que mon corps se détend, j'ouvre les yeux. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que j'entends ? Pourquoi ouvre-t-on les yeux quand on entend quelque chose dans le noir ? Puisqu'on ne peut pas voir.

Je suis allongée, parfaitement immobile, j'écoute. Je retiens mon souffle pour mieux tendre l'oreille. Ce que j'entends vient d'en bas. Un murmure.

Si je me mets à genoux et que je soulève légèrement le store, je peux voir la cuisine. Elle avait été construite au rez-de-chaussée en annexe, les velux sont visibles depuis ma chambre. Une lampe est allumée, l'éclairage est faible. L'ai-je oublié ? Ai-je laissé la lumière allumée ?

La radio ? Mon esprit fait un effort considérable pour se souvenir, mais la journée a été engloutie.

Je dois me lever et descendre. Me calmer. J'ai enterré mon mari aujourd'hui. Je vais faire des bêtises.

D'un palier à l'autre. Une marche à la fois. Je tiens la rampe. Fais attention. Assoupie. Drogée. Le cœur qui bat trop fort. L'humaine embrumée avance dans du coton, mais l'animal sent le danger. Il y a quelqu'un en bas. Dans la maison. Je me regarde tourner en bas de l'escalier, dans le couloir, dans la cuisine, une femme éreintée en chemise de nuit fatiguée.

App-arition

Dans la cuisine, les ampoules au-dessus du comptoir éclairent faiblement. La radio est allumée. J'écoute. Une de ces émissions aux thèmes provocants. Conspiration. Extraterrestres. Vaccins. Ce qu'écoutait John tard la nuit. Sur la table, une bouteille de pinot noir et un verre à moitié bu. La veste de John sur le dos de la chaise.

J'émerge alors que la matinée est bien entamée. Les somnifères sont anesthésiants, contrairement au sommeil. Mon corps me paraît à la fois alerte et vidé. Sous la douche, je me répète que les événements de la veille au soir ne peuvent en aucun cas être considérés comme des faits. N'importe quel médecin le dirait. L'esprit nous joue des tours. Nombreux sont les gens qui croient que les Morts leur parlent. Je suis en état de choc. Ce dont j'ai besoin, c'est d'une vie normale. D'une vie à moi. Je vais aller récupérer mon courrier au centre universitaire où j'enseigne. Après quoi je désinstallerai l'appli John. Vie et mort ne sont pas interchangeables.

Alors que je m'apprête à jeter mon téléphone dans mon sac, je me ravise. Le laisse là. Je ne veux parler ni à ma sœur ni à John.

Le centre universitaire est petit et accueillant. Il y a une grande machine à café qui fait des expressos italiens tout à fait corrects. J'appuie sur le bouton pour m'en prendre un et m'assieds à une table pour examiner ce que j'ai reçu. Noel me rejoint. C'est le directeur de mon département. Il me présente ses condoléances. Est-ce que ça va ? Il est surpris de me voir, dit-il, surtout après mon mail.

Histoires de fantômes

« Quel mail ?

– Ton mail de démission. Envoyé ce matin. »

Je ne sais pas quoi lui répondre. Ce que j'éprouve est de la pure terreur. « Je peux le voir ? »

Noel me regarde bizarrement. Nous marchons en silence vers son bureau. Il ouvre sa boîte mail : le message est là. Envoyé à 6 h 45.

« Je dormais à cette heure-là, lui dis-je. Et je ne veux pas démissionner.

– Mais tu m'as envoyé ce mail...

– Non. Ce n'était pas moi. »

Noel affiche l'expression de ces hommes craignant que la femme en face d'eux ne soit folle. Les hommes ont peur des femmes folles. Je ne lui en veux pas. Voilà un mail envoyé de mon adresse et je lui dis que je ne l'ai pas écrit.

« Tu es en deuil... Peut-être que tu ne te souviens pas de l'avoir envoyé. Il faut vraiment que tu te prennes des vacances.

– Je veux revenir dès que possible. J'en ai besoin... La semaine prochaine... »

Noel acquiesce. Ce n'est pas un oui.

« On en reparle la semaine prochaine ? »

Je lui demande de m'imprimer le message. En sortant du bureau, je vais m'asseoir à la cafétéria et lis le mail comme s'il était codé. Le ton me ressemble – mais il y a cette phrase à la fin : *Je veux faire les choses bien vis-à-vis de John.*

C'était la première fois qu'il me frappait.

J'avais fini tard à l'université. Trop tard pour préparer à dîner. Lui était rentré tôt, pour une fois ; en avance,

App-arition

affamé, énervé, sa deuxième bouteille de pinot noir à moitié vidée. J'ai dit quelque chose sur mon nouveau poste, que je voulais faire les choses bien vis-à-vis de mes étudiants. Il s'est levé de sa chaise, l'a renversée dans un geste maladroit. Il m'a empoignée, s'est appuyé sur moi, obligeant mon corps à se coller au sien. « C'est vis-à-vis de moi que tu dois bien faire les choses, compris ? C'est ça ton boulot. Faire les choses bien vis-à-vis de John. »

Et là, il m'a mis son poing dans la figure.

Alors que j'étais étalée sur le sol de la cuisine, il s'est penché, et m'a caressé les cheveux doucement. Puis délicatement, il m'a pris le bras. « Tu as glissé. Pauvre Bella. Debout, Bella. »

Sur le chemin du retour, l'autoroute est fermée. Un accident. Je branche le GPS, entre mon adresse pour trouver un itinéraire par la ville.

« Au prochain carrefour, tourner à gauche. »

Je ne suis pas concentrée sur ma destination. Je conduis en pilote automatique, distraite par ce qui vient d'arriver. Je n'ai pas rédigé ce mail. Je le sais.

« *Tu ne sais rien, Bella. Qu'est-ce que tu sais ?* » La voix de John me parvient par l'enceinte.

« Laisse-moi tranquille ! »

Il y a un silence, comme si j'avais perturbé le robot docile qui tente de m'orienter à travers la ville. Et puis.

« CHANGEMENT D'ITINÉRAIRE. »

« Au prochain feu, tourner à droite... »

Histoires de fantômes

OK. OK. On se calme. Hallucination auditive. J'ai lu des choses là-dessus. Je m'efforce de suivre les indications sans réfléchir.

« VOUS AVEZ ATTEINT VOTRE DESTINATION. »

La voiture s'arrête. Apparemment, j'ai roulé jusqu'au cimetière.

Ça veut dire quoi, être hanté ? Cela se passe-t-il à l'intérieur ou à l'extérieur de soi ? Le cerveau ne reçoit ses informations que par les sens. Les neurones sensitifs transmettent l'information au cerveau. Les neurones moteurs la transmettent du cerveau au corps. La moelle épinière les relie – elle sert d'autoroute entre le cerveau et le corps, et inversement. C'est une question de physiologie, pas de fantômes. Je pense qu'on me hante si bien que mon corps est tétanisé par la peur et renvoie cette peur à mon cerveau.

Mais on ne me hante pas. John est une application. L'appli John est forcément aussi cruelle et infâme que le John en 3D. C'est tout. J'échafaude tout un scénario à partir de ça parce que, contrairement à John, je suis vivante, et que les humains créent des scénarios.

John est en boucle. Pour l'éternité.

Quelqu'un donne un petit coup à la vitre de ma voiture. Je sursaute, observe la personne. Visage pâle, costume noir. Cheveux gominés. John ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Ce n'est pas John. Un humain normal Non-John.

C'est le fossoyeur. Je dois déplacer ma voiture. Un cortège attend patiemment de franchir le portail en fer. La mort suit son propre scénario. Stable. Connu. Inévitable. Et définitif.

App-arition

Calme-toi, Bella. C'est ce qui te hante toi, pas lui. Tu te hantes toi-même.

Dès que je rentre chez moi, je me sens mieux. Pensée rationnelle. J'allume mon ordinateur. Il y a un mail envoyé à 6 h 45. Je m'assieds et le parcours en quête d'indices. Quelle est la véritable explication ? Pas un fantôme. Fais comme Sherlock Holmes. Commence par exclure l'impossible... à savoir que le fantôme de John ait envoyé le mail – ça, c'est impossible. Que reste-t-il ?

Je me souviens que, l'année dernière, John m'a fait rédiger le brouillon d'une lettre de démission. Il était prêt pour la retraite. Il était plus âgé. Il m'a dit qu'il voulait prendre sa retraite et que je reste auprès de lui. Mais c'est faux. Il n'a jamais voulu être avec moi. Il menait sa vie. Il ne voulait pas que moi j'aie une vie, surtout. Il voulait une morte-vivante.

Cette histoire selon laquelle j'étais toujours en retard ? Une blague récurrente dans ma famille, au travail et dès que j'avais un billet pour un spectacle, ou que je prenais un verre avec des amis. Voilà ce qui arrivait : John me volait mes clés de voiture, prenait mon sac à main, retirait les tickets de mon portefeuille. Parfois il cachait l'une des deux chaussures assorties à l'ensemble que je portais. Je devais donc me changer. Je prévoyais toujours une heure en plus quand j'allais quelque part, mais j'étais malgré tout en retard.

Bella est une vraie tête de linotte. Elle n'a aucune notion du temps. Bella ne se rappelle pas ce qu'elle a fait. Bella ne sait pas cuisiner. John prend soin de Bella.

Histoires de fantômes

Ça suffit. En voulant me déconnecter, je m'aperçois que mon écran de veille a été changé. J'avais une série de photos de mes étudiants et moi à la remise des diplômes l'année dernière. Je regarde désormais une photo de John. Une photo que je n'ai encore jamais vue. Elle doit être récente, le costume est neuf. Il est enterré dedans. Le cliché a été pris de nuit.

Des ballons. Des serpentins. Il est dans un bar, le bras passé autour de ma sœur.

DÉSINSTALLER.

Le système demande si je veux définitivement supprimer cette application ?

SUPPRIMER.

Pour être sûre, je vide deux fois le contenu de la corbeille.

Où est mon téléphone ? Est-ce que l'appli sera encore dessus ? Je ne m'y connais pas assez en technologie pour le savoir. John travaillait dans l'informatique.

J'ai laissé mon téléphone à la maison aujourd'hui, juste là, sur le comptoir à côté de la porte. J'avais pris la décision de ne pas l'emporter à la fac. Vraiment ? Ou est-ce que je me trompe ? Je reviens sur mes pas comme un écureuil atteint de TOC. D'abord mon sac, puis la voiture, et de nouveau mon sac. Après quoi j'écris un mail à Noel. Il m'envoie aussitôt un lien Zoom pour que nous discussions.

Il a les traits tirés. C'est ce qui arrive quand on essaie de sourire et d'être sérieux dans la même expression. Il n'a pas mon téléphone.

« Bella, tu ne vas pas bien. Fais une pause. »

OK. Je vais faire des choses normales de manière normale, histoire de me reposer. Je vais m'assurer que tout le monde

App-arition

constate mon retour à la normale. Qu'y a-t-il de plus normal qu'une génoise ? Je vais en faire une. Ça détend. Je suis bonne cuisinière. C'était toujours moi qui cuisinais. Ce qui n'empêchait pas John d'accueillir nos invités affublé d'un tablier maculé de farine et de vin rouge. Ils étaient tous d'avis qu'il devrait tenter les auditions de *MasterChef*.

« J'aime cuisiner pour mes amis, c'est tout, disait-il toujours. Et pour Bella. » (*Bras autour de moi.*)

Comme si je n'avais pas haché les herbes aromatiques, coupé les tomates, garni les raviolis, mixé le pesto, bouilli la citrouille, préparé les escalopes de poulet. Le tiramisu en dessert.

Tout ça est derrière toi, Bella. Maintenant, tu peux cuisiner pour toi toute seule.

L'après-midi est agréable, j'écoute la radio, sens le soleil d'automne par le velux de la cuisine. Vivre la vie au présent ou pas du tout. Je suis vivante. Je commence à rêvasser à ce que je pourrais faire. Retourner à Rome. Rendre visite à ma famille.

Les moitiés du gâteau refroidissent sur les grilles quand la sonnette retentit. Je m'arrête de fouetter la crème au beurre. Sans doute un voisin qui se demande comment je vais. Les gens sont gentils, dans le quartier.

À la porte, deux policiers. Ils veulent entrer. Accepterais-je de discuter avec eux ? Non. Pourquoi ?

En deuil. Oui. Difficile. Oui. Compréhensible. Oui. Mais cela ne justifie pas de passer des appels indésirables.

Quoi ?

Apparemment, j'aurais téléphoné à l'aube à mes voisins. J'aurais passé de la musique bruyante pendant les appels.

Histoires de fantômes

Voyez vous-même, ceci est votre relevé téléphonique :
4 h 30. 4 h 45. 5 h 15.

La police veut voir mon portable. Je ne l'ai pas ? Je ne sais pas... je n'arrive pas à le trouver. Ils appellent le numéro. Aucun bruit. Ni en haut. Ni en bas. La police arpente toute la maison en composant mon numéro. Rien. Ai-je détruit mon téléphone ? Est-ce que j'essaie d'étouffer l'affaire ? Est-ce que j'ai cherché de l'aide ? Ai-je vu un médecin ? Qui est mon parent le plus proche ?

Ma sœur.

Je tente de leur expliquer l'appli John. C'est elle qui a passé ces appels. Pas moi. Vous comprenez ? Ma sœur l'a achetée pour moi, a sans doute téléchargé une version pirate, elle est du genre pingre, ma sœur. Elle m'a acheté une appli de mauvaise qualité – non, vous n'écoutez pas ! Je n'essaie pas de me trouver des excuses. L'appli peut aussi envoyer des mails. Elle peut faire toutes ces choses, c'est le but, vous comprenez ? Croire et avoir l'impression que la personne est encore en vie. C'est censé être un outil compassionnel. Sauf que non. Et par ailleurs, quels genres de voisins appellent la police ? Pourquoi est-ce qu'ils ne sont pas venus me voir directement ?

Veillez transmettre mes excuses au Bouddha Bungalow. Je leur offrirais bien mon gâteau, mais ils suivent un régime sans glucides.

La police est partie.

Étale de la confiture et de la crème sur la génoise. Manges-en une grosse part. Respire. Détends-toi. Allonge-toi sur le canapé. Repose-toi. Dors.